

L'évocation de la mort par l'architecture

Maurice Lagueux, Ph.D.

Volume 15, Number 1, Fall 2002

Délires urbains, dangers de mort

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1073902ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1073902ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (print)

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lagueux, M. (2002). L'évocation de la mort par l'architecture. *Frontières*, 15(1), 19–23. <https://doi.org/10.7202/1073902ar>

Article abstract

Following thought on the role of architecture designed as an art whose function is to meet the needs of the living in the performance of their daily activities, this text concerns the way in which this art – frequently associated with sculpture for this purpose – also takes on perpetuating the memory of the deceased. Since architectural work is by nature indissociable from the site on which it has been erected, particular attention will be paid to the types of sites selected for erecting monuments. To be considered successively are the place of death, the burial site and the places holding symbolic value with respect to the lives of the departed. This reflection will stress the quite varied ways whereby architecture manages to highlight the various dimensions of our relationship to death and to those who have come before us.

L'évocation de la mort par l'architecture

Résumé

Après une réflexion sur le rôle de l'architecture conçue comme un art qui a pour fonction de répondre aux besoins des vivants dans l'exercice de leur activité quotidienne, ce texte s'intéresse à la façon dont cet art – fréquemment associé à la sculpture à cette fin – se charge également de perpétuer la mémoire des défunts. Puisque l'œuvre architecturale est forcément indissociable du lieu où elle est érigée, une attention particulière sera portée aux types de lieu retenus pour l'érection des monuments. Seront considérés successivement le lieu de la mort, le lieu de l'inhumation et les lieux qui ont valeur symbolique eu égard à la vie des disparus. La réflexion mettra l'accent sur les façons très variées dont l'architecture parvient à mettre en relief les dimensions diverses de notre relation à la mort et à ceux qui nous ont précédés.

Mots clés : *mort – architecture – monument – lieu – commémoration*

Abstract

Following thought on the role of architecture designed as an art whose function is to meet the needs of the living in the performance of their daily activities, this text concerns the way in which this art – frequently associated with sculpture for this purpose – also takes on perpetuating the memory of the deceased. Since architectural work is by nature indissociable from the site on which it has been erected, particular attention will be paid to the types of sites selected for erecting monuments. To be considered successively are the place of death, the burial site and the places holding symbolic value with respect to the lives of the departed. This reflection will stress the quite varied ways whereby architecture manages to highlight the various dimensions of our relationship to death and to those who have come before us.

Key words : *death – architecture – monument – site – commemoration*

Maurice Lagueux, Ph.D.,
professeur, Département de philosophie,
Université de Montréal.

De tous les arts, l'architecture est sans doute celui qui est le plus étroitement associé aux divers moments de la vie humaine et de la vie en société. S'il en est ainsi, c'est que cet art a justement pour fonction d'aménager les lieux où se déroule le plus fort de la vie sociale des êtres humains. On n'a qu'à penser d'abord aux maisons familiales où se déroule l'essentiel de la vie privée, mais aussi aux immeubles où se forment les générations futures, de l'école élémentaire à l'université, ou encore à ceux où l'on se consacre à la production ou à la diffusion des biens ou à l'administration des services comme les usines, les centres d'achat ou les immeubles à bureaux. Il y a lieu de mentionner aussi les théâtres, les opéras, les stades, les piscines qui favorisent le loisir et la détente, les bibliothèques où l'on se côtoie pour fins de loisir, de culture ou de recherche, les hôpitaux et les prisons où certains, hélas, sont réduits à vivre une part importante de leur vie, les Palais de justice, les hôtels de ville et les parlements où se gèrent les affaires publiques sans oublier, bien sûr, les églises où les croyants pratiquent leur culte et où d'autres viennent célébrer les moments les plus marquants de leur vie. Ces immeubles qui encadrent presque en totalité la vie des êtres humains sont souvent médiocres et peu adaptés à l'exercice de ces activités, mais dans bon nombre de cas, ils constituent de véritables œuvres d'art qui résultent de l'intervention réfléchie de talentueux architectes. Il en a d'ailleurs été ainsi tout au long de l'histoire humaine comme en témoignent si éloquemment les théâtres grecs, les thermes romains, les cathédrales médiévales et les châteaux de la Renaissance qui pourraient apprendre à leurs visiteurs souvent trop peu curieux nombre de traits caractérisant la façon de vivre des humains

qui nous ont précédés. Bref, la vie humaine est indissociable de l'architecture qui lui fournit un cadre susceptible, dans les meilleurs des cas, d'en rehausser la signification et la qualité.

Mais si l'architecture accompagne ainsi toutes les facettes et toutes les étapes de la vie humaine, elle doit forcément composer avec la mort, cette étape ultime de la vie. Il est vrai que les mortels ne choisissent généralement pas le cadre architectural dans lequel se déroulera leur dernière heure. La mort peut les surprendre à l'usine, à la maison, au théâtre, au gymnase aussi bien qu'à l'hôpital. Il n'existe donc pas d'œuvres architecturales qui offriraient un espace propre à rendre la mort plus acceptable ou plus humaine comme il existe des œuvres architecturales qui par leur qualité favorisent l'exercice des activités dont il vient d'être question. Sans doute, certains architectes ont-ils commencé à se pencher sur les problèmes posés par ces lieux où certains patients viennent achever leur vie, mais c'est moins la mort que ce qui reste de la vie qui pourrait être améliorée grâce à leurs éventuelles réalisations. Quant à ces horribles lieux qui ont littéralement été conçus pour engendrer la mort, qu'il s'agisse de salles d'exécution ou de camps de concentration, c'est plutôt d'anti-architecture qu'il faudrait parler à leur propos s'il est vrai que l'architecture est un art qui vise à aménager des espaces susceptibles de faire en sorte que la vie humaine se déroule dans les meilleures conditions.

ARCHITECTURE ET ART MONUMENTAL

Si la mort est le seul moment de la vie qui semble échapper ainsi à l'architecture, les lendemains de la mort ont, au contraire, donné lieu à une architecture particulièrement riche. Dans à peu près toutes les civilisations, la mort a été perçue par les survivants comme une perte assez douloureuse pour que l'on sente le besoin impé-

rieux d'ériger des œuvres architecturales destinées à arracher à l'oubli la mémoire du défunt. Dans bien des cas, ces œuvres architecturales dédiées à des morts sont même les principaux témoins qui nous restent de ce que fut l'architecture dans la plus haute antiquité de l'histoire humaine. Leur qualité et leur importance sont telles que, pour certains théoriciens de l'architecture, elles constituent même une sorte de paradigme de ce que devrait être l'architecture. C'est ainsi que pour Hegel les pyramides et les mausolées érigés bien avant l'époque des Grecs comptent parmi les plus pures illustrations de l'architecture qui, dès cette lointaine période, serait parvenue, sous une forme qualifiée de symbolique, à se réaliser en ce qu'elle a de plus authentique. De façon encore plus explicite, l'architecte Adolf Loos n'associait au monde de l'art qu'une bien petite part de l'architecture, à savoir « la tombe et le monument ». Tout le reste, expliquait-il, « tout ce qui sert à quelque chose en particulier devrait être exclu du royaume de l'art » (Loos, 1910¹). Quoi qu'il en soit des raisons qui ont pu amener Hegel et Loos à accorder une place aussi exceptionnelle à l'architecture funéraire, il faut reconnaître que l'architecture vouée à la commémoration des défunts occupe, dans l'histoire de l'art, une place singulière dont il peut être d'autant plus instructif de dégager les caractéristiques que c'est par des voies fort variées que les architectes se sont acquittés de leur mission à cet égard.

Il est vrai que, tout comme l'architecture, d'autres arts ont été sollicités pour évoquer la mémoire des disparus. On n'a qu'à penser à *L'enterrement à Ornans* de Courbet pour se convaincre que l'évocation de la mort a pu aussi donner lieu à des chefs-d'œuvre picturaux. De même, d'admirables *requiem* composés à l'occasion de funérailles ont su traduire éloquemment les sentiments douloureux que les vivants éprouvent à l'égard des morts. C'est toutefois de façon plus incontournable que les monuments funéraires élevés par les architectes nous renvoient à la mort, dans la mesure où les œuvres architecturales sont littéralement partie prenante de la vie en société. Les tableaux qui évoquent la mort le plus directement se retrouvent dans des musées qui ne sont fréquentés que par des amateurs d'art qui y cherchent un plaisir esthétique qui tend à ramener à un aspect relativement secondaire l'événement (mort, naissance, victoire militaire, etc.) qui a pu inspirer certaines des toiles offertes à leur admiration. De même, lorsqu'elles sont inscrites au pro-

gramme d'un concert, les pièces musicales d'inspiration funéraire sont appréciées pour leurs qualités esthétiques par des auditeurs généralement assez indifférents à la destinée du noble personnage dont elles entendaient pourtant commémorer l'existence trop vite interrompue.

Sans doute, les passants ou les touristes qui contournent un monument funéraire érigé sur une place publique peuvent-ils se montrer tout aussi indifférents à la destinée de ceux dont ce monument entend rappeler la mémoire. Il est douteux, par exemple, que la multitude de touristes et de passants qui défilent sur Whitehall, la rue la plus célèbre de Londres, portent beaucoup attention au célèbre cénotaphe évoquant les morts de la guerre de 1914 que l'architecte Lutyens a élevé en plein centre de cette rue. Mais il n'en reste pas moins que ce monument, aussi longtemps qu'il existera, s'imposera à eux par sa présence, ne serait-ce que parce qu'ils sont forcés de le contourner ou parce qu'il constitue un utile repère dans la ville qu'ils cherchent à apprivoiser. On le voit, qu'elle nous parle de la mort ou de la vie, l'architecture façonne le monde dans lequel s'activent les sociétés humaines. En outre, les monuments architecturaux sont intimement liés à un emplacement qui contribue à leur donner un sens et dont ils deviennent vite indissociables. Le fait qu'il en soit

qu'ailleurs. Quiconque a l'occasion de contempler, en banlieue de Rome, la sobre masse horizontale qui abrite la Fosse Ardéatine où gisent les corps de 335 innocents sacrifiés par les nazis en 1944 en guise de représailles ne peut que se rappeler à jamais la triste destinée des victimes de l'horrible massacre qui a eu lieu à cet endroit. Certes, l'amateur d'art qui admire au Prado le célèbre tableau de Goya qui dépeint l'exécution des insurgés de Madrid peut-il être tout aussi outré par les horreurs entraînées par les guerres napoléoniennes, mais le fait que de tels tableaux se retrouvent plus ou moins par hasard, bien loin du drame qui les a inspirés, dans les musées qui ont eu la bonne fortune de les acquérir et de les suspendre à leurs cimaises au milieu de tant d'œuvres fort différentes par leur sujet et par leur style, ne peut que diluer considérablement l'intérêt porté par les amateurs d'art au sort de ces victimes.

On objectera sans doute que les monuments qui rappellent ainsi avec plus ou moins de force à l'attention des passants l'existence de ceux qui ont quitté ce monde relèvent de la sculpture tout autant que de l'architecture. Nul n'en disconvient, mais il importe de reconnaître qu'une part importante de la production sculpturale est indissociablement liée à l'architecture et que, de ce fait, elle participe forcément aux caractères qui sont propres à cet art. Les sculptures qui ornent les cathédrales, par exemple, sont inséparables de l'œuvre architecturale à laquelle elles appartiennent et, du coup, elles se trouvent étroitement reliées au lieu où la cathédrale est érigée.

Les moulages qui remplacent un si grand nombre d'entre elles mises à l'abri dans des musées continuent de jouer le même rôle que les pièces originales, tant il est vrai qu'on a d'abord affaire à un monument architectural inscrit dans un lieu donné, monument qui, dans ce cas, est issu de la collaboration de nombreux sculpteurs et d'un ou, plus souvent, de plusieurs architectes. Aussi, est-ce dans cette perspective que, sous le nom d'architecture, il sera ici question d'art monumental plutôt que d'architecture comprise en un sens limitatif. Il sera question d'une architecture monumentale qui impose sa présence aux passants pour leur rappeler sous un mode esthétique l'existence passée de ceux qui ne sont plus parmi nous. Mais comment y parvient-elle ? Puisque le monument est indissociable de son lieu, celui-ci doit évidemment être choisi avec soin quand il s'agit d'évoquer l'existence d'un disparu. Ce lieu sera tantôt celui de sa mort, tantôt celui où furent déposés ses restes, tantôt un lieu



Lady Doddridge, Exeter, Grande-Bretagne

ainsi oblige le spectateur à se demander pourquoi le monument a été érigé à cet endroit précis. Le monument de Lutyens se dresse sans doute à cet endroit parce que celui-ci, situé entre le Parlement de Londres et le 10 Downing Street, est le lieu même d'où est dirigé l'État pour la survie duquel les morts célébrés là ont donné leur vie. Dans bien des cas, c'est justement parce que le monument architectural est intimement lié au lieu qui lui donne sens que son message ne peut laisser indifférent le visiteur qui est forcément incité à se demander pourquoi il se dresse à cet endroit plutôt

qui a valeur symbolique parce que le défunt s'y est particulièrement illustré ou pour quelque autre raison. Or dans chacun de ces trois cas, les architectes ont dû recourir aux solutions les plus variées pour traduire de la façon la plus appropriée les sentiments complexes et souvent ambigus éprouvés par les vivants à l'égard des morts.

RAPPELER LE LIEU DE LA MORT

Là où la mort d'un personnage illustre a été ressentie d'une façon particulièrement cruelle par toute une population, le lieu même de la mort devient un lieu sacré qu'il importe de consacrer à l'aide d'un monument. C'est ainsi qu'à Dallas, à quelques mètres de l'endroit où le président John Kennedy a été assassiné, l'architecte Philip Johnson a élevé un enclos colossal et austère, le JFK Memorial, au sein duquel les visiteurs peuvent pénétrer pour se remémorer celui dont la mort tragique les a jadis tant bouleversés. À vrai dire, même sans

individus, une fois morts, devraient plutôt être oubliés et surtout ne pas être célébrés à l'aide d'un monument. On a donc rasé la partie visible du *Bunker* berlinois où Hitler se serait suicidé pour éviter que cet immeuble se transforme en monument susceptible de raviver la triste mémoire de celui qui y aurait mis fin à ses jours. C'est dans le même esprit qu'on a joyeusement renversé les monuments à la gloire des dictateurs déchus, comme nombre de ceux que les régimes communistes avaient élevés pour immortaliser les « pères du socialisme ». Comme ces exemples le font voir clairement, les monuments ont le pouvoir de faire revivre pour les contemporains la mémoire bénie ou honnie de ceux qui sont décédés.

Mais revenons, pour l'instant, aux seuls monuments qui indiquent le lieu précis où la mort a eu lieu. Ils ne sont pas réservés uniquement à ceux que leurs actions avaient déjà rendus célèbres. Dans le quartier Côte-

ville nouvelle sur les cendres de celle que la mort a frappée aussi massivement. La question de savoir si le monument commémoratif doit surtout rappeler l'horreur de l'événement qui a entraîné la mort d'innocents ou plutôt souligner que la vie continue sur les lieux mêmes de la tragédie est forcément au cœur des débats qui entourent la question du réaménagement de *Ground Zero*. Il faudra, bien sûr, rappeler que quelques milliers de personnes ont trouvé la mort le 11 septembre 2001 dans les deux immeubles géants qui occupaient ces lieux, mais par quels moyens architecturaux pourra-t-on à la fois souligner toute l'horreur du drame vécu par les victimes impuissantes et témoigner en même temps du fait que les survivants ne se laisseront jamais abattre et qu'un nouveau dynamisme peut naître de cette catastrophe ? Il y a des cas où les lieux eux-mêmes ont été marqués profondément par la barbarie meurtrière au point où les installations qui l'ont rendue possible se sont transformées après coup en monument à la mémoire des victimes. Les camps d'Auschwitz et de Dachau sont devenus des monuments de ce type qui, par leur sinistre apparence conservée à peu près dans son état initial, plongent les visiteurs, plus efficacement que le monument le mieux conçu, dans une méditation portant sur des millions de morts absurdes.

Même s'il est peu probable que des lieux comme Hiroshima ou Auschwitz perdent avec le temps leur pouvoir évocateur de la mort en tant que telle, le passage du temps parvient en bien des cas à faire, si l'on ose dire, oublier la mort au profit du passé. Dégagées progressivement depuis le XVIII^e siècle, les ruines d'Herculanum et de Pompei sont devenues une sorte de monument qui rappelle une horrible catastrophe dont le caractère meurtrier ne tarde toutefois pas à s'effacer aux yeux du visiteur fasciné avant tout par la vie d'une civilisation passée qui lui est miraculeusement révélée. Qui se souciera en effet du sort de ces trop lointains ancêtres exterminés par les flammes d'un volcan ? Trop éloignées de nous dans le temps, les catastrophes retiennent notre attention bien plus à cause des merveilles qu'elles nous révèlent qu'à cause des morts qu'elles ont entraînées. La haute colonne dorique appelée justement *The Monument*, que Christopher Wren a élevée au cœur de la City de Londres pour commémorer le grand incendie qui a ravagé ce quartier en 1666, ne nous amène guère à nous apitoyer sur le sort des victimes, peu nombreuses, il est vrai, de cet horrible incendie ; c'est bien plutôt la transformation radicale de ce quartier qui en a résulté que ce monument est destiné à célébrer.

LÀ OÙ LA MORT D'UN PERSONNAGE ILLUSTRÉ A ÉTÉ RESENTIE

D'UNE FAÇON PARTICULIÈREMENT CRUELLE PAR TOUTE

UNE POPULATION, LE LIEU MÊME DE LA MORT DEVIENT UN LIEU

SACRÉ QU'IL IMPORTE DE CONSACRER À L'AIDE D'UN MONUMENT.

l'intervention de l'architecte, ces lieux se seraient presque monumentalisés spontanément puisque le modeste entrepôt et la fatale fenêtre de son sixième étage d'où Lee Harvey Oswald aurait tiré sur le président parviennent presque à éclipser le monument officiel aux yeux des touristes assoiffés de se voir rappeler les moindres détails de cette tragédie. D'autres monuments, érigés en divers endroits du monde, visent à rappeler aux passants que c'est en cet endroit précis que des personnages historiques notoires ont vu leur destinée tragiquement interrompue. C'est ainsi que, plus près de nous, le monument aux Patriotes, dominé par une des plus remarquables sculptures d'Alfred Laliberté, veut rappeler que c'est dans la prison du Pied-du-courant en face de laquelle il se dresse qu'ont été exécutés le Chevalier De Lorimier et ses compagnons en 1839. La volonté de consacrer à l'aide d'un monument un lieu déjà sacralisé par une mort jugée injuste ne date pas d'hier comme en font foi les divers monuments qui se sont succédé sur la place du Vieux-marché à Rouen pour rappeler que Jeanne d'Arc y fut brûlée vive ou encore les efforts qui ont été faits pour signaler architecturalement le lieu exact, sur le Golgotha à Jérusalem, de la crucifixion du Christ. Inversement, on a jugé que d'autres

des-Neiges à Montréal, de modestes pierres installées symétriquement dans le parc le plus rapproché de l'École polytechnique rappellent discrètement le nom de chacune des quatorze jeunes étudiantes qui y ont trouvé la mort, assassinées par un détraqué. Nombre de lieux où des victimes plus ou moins anonymes d'un drame inacceptable ont perdu la vie se voient ainsi signalés par un monument à la mémoire de celles-ci, pour peu que le drame ait une ampleur suffisante pour marquer l'histoire d'une communauté. La Fosse Ardéatine, déjà évoquée, constitue un exemple particulièrement émouvant de ce genre de monument, mais bien d'autres monuments qualifiés de « mémoriaux » parsèment les champs de bataille de diverses guerres et rappellent qu'une multitude de soldats ont, en ces lieux mêmes, versé leur sang pour leur patrie. C'est avec une solennité encore plus grande qu'a été marqué le lieu où ont péri simultanément les victimes innombrables de la première bombe atomique larguée sur Hiroshima. Le Centre de la Paix, où voisinent les restes d'un bâtiment d'avant la bombe, un musée Mémorial de l'architecte Kanzo Tange, un Centre de congrès et un cénotaphe avec flamme éternelle, veut rappeler le sort des malheureuses victimes tout en célébrant la reconstruction d'une

LE LIEU OÙ GÎT LE CORPS

Jusqu'ici, il a été question de monuments qui se dressent à l'endroit même où la mort a eu lieu. Or les monuments de ce type ne constituent qu'une infime partie de ceux qui ont été érigés pour rappeler aux vivants l'existence des morts. Les monuments d'une deuxième catégorie visent, pour leur part, à marquer le lieu où les restes du mort ont été déposés. La grande pyramide de Khéops, destinée à abriter le corps momifié d'un illustre pharaon, offre probablement l'exemple le plus imposant du fait que le lieu où reposent les restes d'un vénéré défunt devient un lieu sacré. Pourtant, ce monument funéraire, tout comme le « mausolée » du roi Mausole à Halicarnasse, a très vite été perçu avant tout comme l'une des merveilles du monde au même titre que le phare d'Alexandrie ou les jardins suspendus de Babylone. Ces impressionnantes œuvres architecturales destinées à rappeler la grandeur du défunt qu'elles honorent ne tardent généralement pas à se transformer en monuments à la gloire des architectes souvent inconnus qui les ont conçus. Si des générations d'archéologues et d'aventuriers ne les avaient pas scrutés de façon plus ou moins respectueuse à la recherche des ossements et des trésors qu'ils sont censés contenir, on aurait vite oublié ces morts dont ils avaient pour fonction de nous rappeler la glorieuse existence. De façon plus nette encore, il est douteux que les milliers de visiteurs qui viennent admirer à Ravenne les admirables mosaïques du mausolée de Galla Placidia se préoccupent beaucoup de l'impératrice du V^e siècle dont ce monument entendait rappeler la mémoire. Il en va de même de l'édifice circulaire, voûté de magnifiques mosaïques, qui fut érigé à Rome pour servir de mausolée à Hélène et à Constantine, les filles de l'empereur Constantin, et qui fut au moyen âge transformé en église dédiée à une légendaire sainte Constance vaguement associée à Constantine dont la mémoire s'est ainsi perdue dans la confusion des légendes. Quant à l'imposant mausolée de l'empereur Hadrien, construit à deux pas du lieu où devait s'élever l'église Saint-Pierre, il fut progressivement transformé en château par les papes qui en firent leur forteresse, de sorte que la plupart des touristes qui visitent aujourd'hui le château Saint-Ange ne se doutent probablement pas, en parcourant les pièces magnifiquement décorées qui le composent, qu'ils marchent sur le tombeau d'un des plus grands empereurs romains.

Il demeure vrai que ces monuments accomplissent ce qui leur était demandé puisque la mémoire de ceux qu'ils honorent traverse néanmoins les siècles, largement grâce au fait qu'ils offrent aux passionnés d'histoire et d'archéologie

d'inappréciables informations sur la vie de ces illustres personnages. Il n'en reste pas moins que cette architecture conçue pour renvoyer à l'existence de ces derniers finit, avec le temps, par renvoyer encore plus à elle-même et au monde des vivants dont elle devient une composante appréciée à des titres fort diversifiés. Par contre, la plupart des tombeaux où reposent les personnalités les plus célèbres de l'époque moderne n'ont pas encore perdu leur pouvoir évocateur de la personnalité des héros dont ils entendent raviver la mémoire et qu'ils transforment même en symboles capables, par-delà la mort, de contribuer fortement à unifier les populations qui leur rendent hommage. Le tombeau de Napoléon, aménagé de façon grandiose sous le dôme des Invalides qui fut lui-même érigé en vue de commémorer la gloire de Louis XIV, offre ainsi aux Français, avec l'église qui lui a donné asile, un condensé de ce que fut la gloire de leur pays à ces époques où il était régi d'une main de fer par ces deux illustres chefs d'État. De même, le fait que les tombeaux de quelques-uns des plus remarquables esprits de ce pays ont été réunis sous la coupole du Panthéon confère à cette dernière le pouvoir de rappeler à tous ceux qui sillonnent le Quartier Latin combien la patrie doit être reconnaissante à l'endroit de ceux dont la vie a été consacrée à l'avancement de l'Humanité. Au XX^e siècle, c'est sans doute le tombeau de Lénine qui, pendant toute une époque, est parvenu à perpétuer de la façon la plus convaincante ce pouvoir que certains morts continuent d'exercer sur la façon de vivre des vivants. Inséré dans un tombeau dont les sobres formes géométriques s'évalent paisiblement sur la place Rouge à l'ombre du Kremlin, le corps momifié du père de la révolution d'octobre a fait converger les foules comme à d'autres époques avaient pu le faire les tombeaux des saints les plus vénérés.

Les tombeaux des princes et des puissants cherchent souvent à imposer de force la mémoire de ces derniers aux passants les plus indifférents. C'est ainsi que les tombeaux des Scaliger encombrant de leur magnificence l'une des entrées de la Piazza dei Signori à Vérone et que de luxueux tombeaux de princes transforment en imposantes nécropoles quelques-uns des joyaux de l'architecture religieuse, comme les basiliques de Saint-Denis où reposent de nombreux rois de France ou celle de Westminster où s'accumulent les tombeaux de tant de hauts dignitaires associés à la monarchie britannique. Par contre, les tombes de leurs sujets sont reléguées dans ces lieux plus discrets que sont les cimetières périodiquement repoussés en périphérie des villes. Pour retirés qu'ils soient, ces paisibles repaires des morts ont néanmoins été enrichis de quelques-uns des plus remarquables chefs-d'œuvre de l'art monumental. C'est, en effet, dans les cimetières de Graceland à Chicago et de Bellefontaine à Saint Louis qu'il faut se rendre pour admirer deux des œuvres les plus gracieuses du grand architecte américain Louis Sullivan. En Finlande et en Suède, les cimetières comptent parmi les lieux que doit



Alain Paléont, ici mourut J.-L. David

visiter en priorité quiconque s'intéresse à l'architecture, ne serait-ce que pour se laisser envahir par l'éloquent dépouillement d'œuvres comme celles de Gunnar Asplund dans le Skogskyrkogården de Stockholm. Mais c'est peut-être dans le petit cimetière de San Vito d'Altivole dans le Veneto italien que se trouve l'ensemble funéraire à la fois le plus élégant et le plus émouvant. Sur le vaste terrain réservé à la famille Brion, arrachée ainsi à l'anonymat où autrement elle aurait vite été plongée, l'architecte Carlo Scarpa a pu, avant d'être lui-même inhumé en ce lieu, mettre en place son plus incontestable chef-d'œuvre composé de plusieurs éléments (tombeau du couple sous

un arc, chapelle, aire de méditation, etc.) qui se répondent et se complètent harmonieusement. En fait, on trouve exprimée dans les pierres des cimetières toute la gamme des sentiments qui s'affirment de façon plus ou moins contenue lors des veillées au mort de nos salons funéraires. Plusieurs tombes font place aux pleureuses, d'autres rappellent par leur statuaire combien le défunt était aimé des siens, d'autres évoquent ou plutôt amplifient ses exploits et ses qualités, d'autres insistent plutôt sur sa modestie, d'autres soulignent les moments les plus heureux de sa vie, d'autres gravent dans la pierre ses paroles les plus mémorables, d'autres expriment de diverses façons la conviction que le défunt a déjà accédé à une vie meilleure, d'autres, par contre, n'hésitent pas à évoquer, non sans quelque cynisme, le triste état où se retrouvera bientôt son corps, etc. Dans certains cas, on estime que la tombe ne suffit pas et, pour mieux assurer le repos, on construit une chapelle, voire un temple de respectable dimension dans le cimetière ou à l'extérieur, là où le mort a aimé vivre. C'est ainsi qu'aux États-Unis les *memorial chapels* se sont multipliées, tout particulièrement sur les campus d'universités, là où il a paru tout naturel à de généreux donateurs ou à leurs héritiers que l'importante institution de haut savoir qui existe grâce à leur fortune soit dotée d'une chapelle magnifique qui peut répondre aux besoins du culte tout en perpétuant leur mémoire et en préservant leur sépulture.

LES LIEUX SYMBOLIQUES

Cette culture du « mémorial » devait se généraliser de plus en plus, mais pour en percevoir tous les développements, il faut d'abord considérer le troisième type de monument dont il a été question au début du présent article, le monument qui s'élève en un emplacement qui n'est pas celui où la mort a eu lieu, ni celui où repose la sépulture, mais qui a néanmoins une valeur symbolique susceptible de donner un sens à l'évocation des êtres dont il s'agit de commémorer la mort ou du moins l'existence passée. Les monuments aux morts des grandes guerres en sont manifestement l'exemple le plus caractéristique. On les rencontre souvent au milieu des parcs qui ornent fièrement les parages de l'hôtel de ville des moindres municipalités puisqu'il s'agit de rappeler que ce sont tous les citoyens qui entendent honorer la mémoire de ceux qui ont sacrifié leur vie pour le salut de la patrie. Avec la multiplication des guerres, ces monuments sont d'ailleurs susceptibles de trouver de nouvelles vocations puisque la cohorte des victimes de la guerre subséquente vient parfois s'ajouter à celle à la mémoire de laquelle le monument fut

d'abord érigé. Avec le passage du temps, toutefois, ces œuvres de facture relativement standardisée finissent par ne plus émouvoir et ne plus susciter chez les passants les moindres reliquats de l'immense douleur engendrée par les événements dont ils tentent sans grand succès de rappeler le souvenir. Le genre a été renouvelé de façon spectaculaire par Maya Lin, une jeune étudiante en architecture à l'Université Yale, qui a remporté le concours pour le Mémorial du Vietnam à Washington. Trente ans après les événements, on ne peut qu'éprouver une vive émotion en se penchant sur les noms des multiples victimes américaines d'une guerre inutile gravés dans un mur de marbre noir qui, depuis le talus où il est enfoncé, réfléchit les visages et les fleurs des parents et amis qui s'en approchent. Cette œuvre puissante et originale a vite rendu dérisoires les statues de trois soldats érigées à quelques mètres de là pour satisfaire ceux pour qui un monument aux victimes d'une guerre doit forcément offrir aux passants l'image fidèle des combattants en action.

D'autres monuments ont voulu rappeler en des lieux hautement symboliques le souvenir des victimes de la barbarie : le monument aux Français qui ont été déportés vers les camps de la mort le fait avec une sereine éloquence à la pointe orientale de l'île de la Cité à Paris. À Milan, c'est à l'entrée du cimetière le plus luxueux de la ville que les architectes du groupe BPR ont installé autour d'une urne contenant un peu de terre issue de camps allemands un léger treillis métallique en forme de cube qui contraste dramatiquement avec les tombes avoisinantes. C'est un symbolisme analogue qui fonde le respect porté aux cendres anonymes du soldat inconnu sous l'Arc de triomphe de l'Étoile à Paris. Toutefois, comme il n'y a pas que la guerre qui engendre des morts injustes, on a fait place, dans le quartier judiciaire de Washington, à un monument aux agents du maintien de l'ordre qui sont morts en service. Et à Ottawa, on n'a pas attendu que les soldats affectés au maintien de la paix meurent en trop grand nombre pour ériger en leur honneur sur Sussex Drive un monument spectaculaire.

Pour peu qu'on leur reconnaisse une certaine dignité qu'une œuvre de qualité ne peut que relever, tous les lieux peuvent être jugés aptes à immortaliser la mémoire de grands disparus. Aussi, les monuments se sont-ils multipliés partout dans nos villes dont les parcs se sont enrichis de monuments à la mémoire des héros du passé. Certes, la plupart de ces monuments sont là pour rappeler les hauts faits et non la mort de ces personnages historiques, mais comme dans certains cas (on peut penser au monument de Dollard des Ormeaux au

parc Lafontaine à Montréal), c'est la mort qui est le haut fait en question et, comme dans bien d'autres cas, exemplifiés par ces monuments élevés à la mémoire des chefs politiques, c'est la mort de ces regrettés personnages qui fait prendre conscience qu'il convient de leur ériger un monument, on peut difficilement départager ces deux types de commémoration. Quoi qu'il en soit, on a vite compris que les monuments de type traditionnel ne peuvent être multipliés à l'infini, de sorte que c'est vers les immeubles construits à d'autres fins qu'on s'est tourné pour immortaliser ceux à qui il aurait été un peu excessif d'ériger un monument sur la place publique. La multiplication des immeubles dits « *Memorials* », comme ces *Rockefeller Memorials* que l'on rencontre un peu partout aux États-Unis et qui tiennent lieu de monuments symboliques à la mémoire du donateur, tout en exerçant très correctement leur rôle de chapelle, de bibliothèque ou de salle de conférence, semble avoir ouvert la voie à une course à l'immortalité qui incite à faire du moindre bâtiment un monument dont le nom rappelle la mémoire de celui qui a le plus généreusement contribué à son financement. Puisque les moindres rues ont servi depuis longtemps à immortaliser par leur nom la mémoire des morts, il semble aller de soi qu'un immeuble, une salle de concert ou une salle de cours puissent le faire tout aussi valablement, en offrant au donateur la satisfaction de contempler de son vivant le monument plus ou moins spectaculaire qui continuera de rappeler sa mémoire après sa mort.

Quoi qu'il en soit de ce reflux quelque peu intempestif sur l'architecture destinée aux vivants de la fonction de remémoration que l'architecture destinée aux morts ne peut assurer de façon aussi anticipée et aussi généralisée, il importe de voir que cette dernière exerce dans nos sociétés sous les modes les plus divers un rôle essentiel qui est celui de nous rappeler combien nous sommes redevables aux générations qui nous ont précédés. Ne convenait-il pas qu'un art dont les œuvres sont aussi systématiquement mises au service de l'activité quotidienne des êtres humains continue, après leur décès, de les servir discrètement en perpétuant leur mémoire ?

Bibliographie

LOOS, A. (1910). « Architecture », dans T. et C. BENTON et D. SHARP (dir. - 1975), *Form and Function*, Londres, Granada.

Note

1. Traduction libre depuis la traduction anglaise parue dans T. et C. Benton et D. Sharp (1975).